

Été 1921 : Carpentier, le combat du siècle

Georges Carpentier,

l'incroyable destin d'un boxeur devenu star,

de Stéphane Hadjeras (préface de Georges Vigarello).

Nouveau monde éditions, 2021, 350 pages, 21,50 euros.

Bien moins célébré que Cerdan – ils entrent chacun leur tour dans la légende à Jersey City et meurent tous deux un 28 octobre –, Carpentier fut, durant l'entre-deux-guerres, une *superstar* de l'hexagone, l'équivalent, bien des années plus tard, d'un Platini ou d'un Zidane. L'élégance, l'esprit du peuple, le panache français.

Issu d'une famille de mineurs du Nord, l'adolescent exerce différents métiers avant de rencontrer son futur manager, le professeur Descamps, qui, voyant ses dispositions hors normes, l'initie à la boxe française. Après avoir obtenu dans cette discipline le titre de champion du monde amateur à quatorze ans, il est formé à l'anglaise. Le champion précoce s'installe alors à Paris et après quelques combats, gagne, à dix-sept ans, le titre de champion de France des *welters* puis celui de champion d'Europe, à Londres. Il n'arrête pas là sa fulgurante trajectoire et récupère la ceinture européenne des moyens l'année suivante, puis celle des mi-lourds, et enfin des lourds, face au géant anglais Billy Wells.

Le Grand Georges, dix-neuf ans, boxeur dandy aux yeux bleus, devient alors le sportif le plus fameux de son pays (un film lui est consacré), gagne des sommes colossales et fréquente l'intelligentsia parisienne.

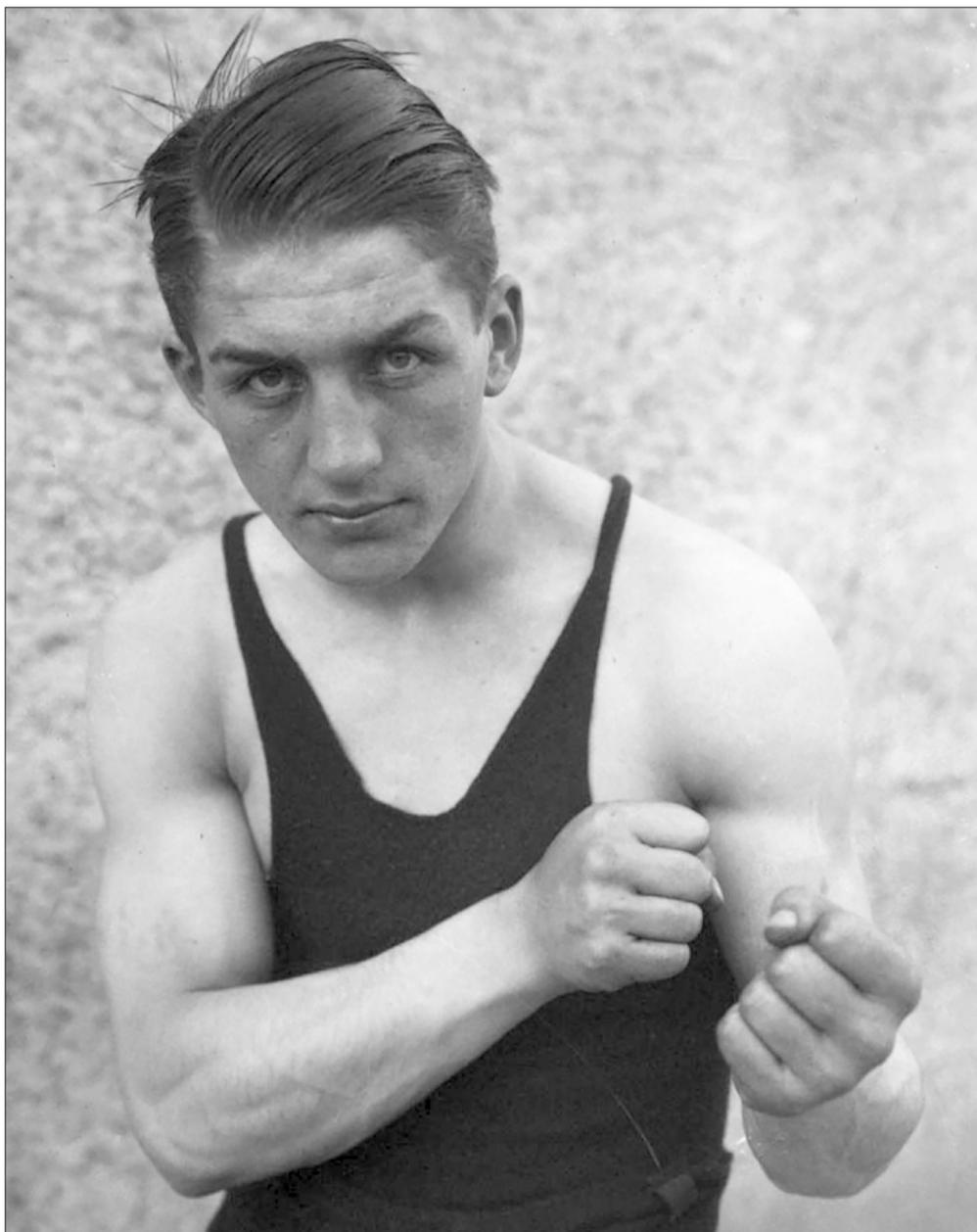
Mais, à l'été 14, l'Histoire va se mettre en travers de son chemin. Il devance l'appel et sert dans l'armée de l'air où il sera récompensé par la Croix de Guerre et la Médaille militaire : « *sur le front de Verdun, « faisant preuve d'un complet mépris du danger » et de « très grande habileté », il se distingue « brillamment pendant l'attaque du 26 octobre 1916 en survolant les lignes à une très faible altitude pendant près de quatre heures ».*

En 1919, il reprend la boxe pour défendre ses titres en Europe, avant de partir pour les États-Unis dans l'espoir de se faire connaître – par le biais de galas – et d'obtenir une chance d'affronter le champion des mi-lourds, Battling Levinsky, ou Jack Dempsey, qui a récemment ravi le titre des lourds à Willard (tombeur de Jack Johnson).

Champion du monde

« The Orchid Man » – ainsi est-il nommé outre-Atlantique pour la fleur qu'il porte à son veston – et son épouse sont accueillis par une foule immense à leur arrivée à New York, pour une tournée qui achèvera de séduire les Américains : il décroche son combat contre Levinsky. Le choc a lieu le mardi

12 Octobre 1920 à vingt et une heures, au stade de Baseball de Jersey City, après de longs jours de pluie qui ont fait craindre un renvoi du combat. Dans l'après-midi, la finale d'un championnat de baseball chauffe le stade avant la grande soirée. Les tickets sont vendus entre 5 et 10 dollars, et près de vingt mille spectateurs – dont Dempsey, au premier rang – ont fait le déplacement. Le spectacle sera forcément au rendez-vous : selon les règles du New Jersey, le combat ne peut atteindre la limite des douze rounds (*knockout* ou abandon).



Levinsky, qui règne sur les mi-lourds depuis quatre années, est surclassé d'entrée par le Français qui se montre plus agressif, enchante le public par ses admirables esquives, et fait mouche à maintes reprises du bras avant. L'Américain perd chaque round sous les assauts de Carpentier, qui feinte et remise, plus démonstratif que jamais, jusqu'à le mettre au tapis lors du quatrième par un puissant crochet en pleine mâchoire. Levinsky ne se relèvera pas : Carpentier est couronné champion du monde des mi-lourds et, par la même, premier boxeur français à obtenir un titre planétaire.

Jersey City, le 2 juillet 1921

Les contrats sont signés à l'automne : pour 200 000 dollars, Carpentier affrontera le champion de la catégorie reine, Jack Dempsey.

Durant les longs mois qui séparent l'accord du combat, Descamps prend le pari de ne pas faire boxer Carpentier : « *la caution de 850 000 francs le rappelle inexorablement à la dure réalité du boxing business* ». Il se contente de maigres galas jusqu'à son arrivée, le 16 mai, aux États-Unis où il continue sa préparation. Lors de ces six semaines d'entraînement, Carpentier a Paul Journée ou encore le célèbre Joe Jeannette pour *sparring-partners*. Il est ovationné lors d'un match de baseball, et se trouve être de plus en plus apprécié aux États-Unis, en opposition au champion national qui apparaît plus « *antipathique à une bonne part du public américain* ». À Paris, dans une France affaiblie par la dernière guerre, on attend énormément du héros de la Grande Guerre. Il le sait.

Mauriac écrit : « *Il est plus d'un roi aujourd'hui qui passerait volontiers l'Atlantique afin d'admirer dans la victoire de Georges le triomphe de l'esprit français.* »

En ce 2 juillet, c'est Carpentier qui démarre et touche Dempsey en premier, avant que celui-ci ne le pique au corps et au visage pour le faire rentrer, déjà sanglant, dans son coin. A la deuxième reprise, c'est lui qui touche sévèrement l'Américain d'un direct du bras arrière qui fait vaciller ce dernier et se lever le stade. Un moment de grâce. Mais lors de la troisième, malgré sa rapidité et ses esquives, Carpentier tient difficilement. A la quatrième, il va au tapis après une avalanche de crochets et une droite puis se relève pour prendre une nouvelle salve qui le laisse à terre. L'arbitre fait le compte et Dempsey, qui conserve son titre, s'approche pour aider son adversaire à se remettre sur ses jambes.

Dans la foulée, le courage et les qualités pugilistiques de Carpentier sont salués unanimement par la presse internationale (même britannique) – « *Les parieurs à l'exemple de Douglas Fairbanks ou Ernest Hemingway qui avaient misé sur le Frenchy sont dépités* ».

Carpentier choisit de rester un moment aux États-Unis pour se reposer puis faire la noce avec ses amis Gershwin et Fairbanks et ne rentre au pays qu'à la fin du mois, se demandant durant tout le voyage comment les Français l'accueilleront à son retour à Paris.

En Gare Saint-Lazare, ils seront des milliers à l'acclamer et à faire de cette défaite une victoire. ■

Tom Buron